

## **Madagascar: Pays riche, peuple pauvre; Le sempiternel paradoxe**

Écrit par Christian Chadeaux (journaliste à Madagascar pendant 40 ans)  
Mercredi, 16 Novembre 2011 00:00

---

### **CONFÉRENCE**

#### **Madagascar : Pays riche, peuple pauvre ; Le sempiternel paradoxe**

par Christian Chadeaux, journaliste à Madagascar pendant 40 ans

Mercredi 16 novembre 2011

Madagascar. Ile bénie des dieux. Terre maudite des hommes. Paradis pour les "vazaha" (les étrangers). Enfer pour les Malgaches... Enfer... tout est relatif : les "Vezo" (ethnie de pêcheurs du Sud-Ouest) vivent, peut être heureux, un peu comme il y a 1000 ans ?

Quand je parle des Malgaches, il y a des différences entre les gens "des Hauts plateaux" et les gens dits "côtiers", je parlerai surtout des « merina » avec leurs clivages entre « andriana », aristocrates ; les « hova », bourgeois, roturiers ; et les « andevo », les descendants d'esclaves, plus foncés de teint et qui viendraient du Mozambique, bien que ce ne soit pas tout à fait sûr, ni aussi simple.

Quand je parle des Malgaches, je parle aussi des 18 à 20 millions d'habitants, et pas uniquement des quelques centaines de milliers de nantis, qui se gavent sur le pays, qui

## Madagascar: Pays riche, peuple pauvre; Le sempiternel paradoxe

Écrit par Christian Chadefaux (journaliste à Madagascar pendant 40 ans)  
Mercredi, 16 Novembre 2011 00:00

---

trouvent que tout va bien, alors que le niveau de vie est, d'après le Père Sylvain Urfer lors d'une conférence à St Denis et la Banque mondiale qui est sa source, aujourd'hui tout juste celui du début des années 80, celui du début des années Ratsiraka, situation qui n'était déjà pas brillante.

Il faut donc essayer de comprendre pourquoi un pays riche, avec un potentiel humain et naturel conséquent, reste encore aujourd'hui classé parmi les 3 ou 4 pays les plus pauvres du monde ; ce pays est en train de régresser encore avec des dirigeants inaptes qui font le lit des Chinois lesquels mettent la main sur ses richesses, minières notamment.

Madagascar, ce fut donc une colonie française bénie, choyée, auscultée, comme autopsiée avant l'heure par le colonisateur. Dans tous les domaines des sciences de l'homme et de la vie, toutes disciplines confondues, des milliers d'études, par les meilleurs spécialistes du tout début du XX<sup>ème</sup> siècle, ont été consacrées à Madagascar, intérêt global et attention totale qui n'ont pas eu lieu, à ma connaissance, dans toutes les autres colonies.

Oui, il faut donc essayer de comprendre pourquoi un pays riche avec des habitants sympathiques, travailleurs, qui n'ont pas, comme en Afrique, la machette ou la « kalach » facile en est arrivé là.

Cette paix domestique, intérieure, on s'accorde, généralement, à penser qu'elle tient au fait, chance ou la malchance, que Madagascar est une grande île, n'a donc aucune frontière avec quiconque, et n'a jamais connu de conflits ethniques majeurs, comme en Afrique. D'ailleurs, les Malgaches n'aiment pas être considérés comme des Africains.

Comment ce pays, avec des hommes et des femmes souvent remarquables (on en compte aujourd'hui plus à l'étranger qu'à Madagascar, notamment dans les domaines de la santé, en raison d'une fuite logique des cerveaux pour des raisons exclusivement matérielles), se retrouve être le 3<sup>ème</sup> pays le plus pauvre du monde ?

Ce paradoxe malgache est d'ailleurs devenu un sujet d'actualité pour les chercheurs en sciences humaines et économiques, qui se posent aussi la question du pourquoi, mais sans vouloir, ou pouvoir, se poser la question du comment, et de ce que je crois être, aujourd'hui, les bonnes réponses, celles que je propose aujourd'hui à votre attention.

## Madagascar: Pays riche, peuple pauvre; Le sempiternel paradoxe

Écrit par Christian Chadefaux (journaliste à Madagascar pendant 40 ans)  
Mercredi, 16 Novembre 2011 00:00

---

Le père Sylvain Urfer, jésuite, en charge également de ces problématiques politiques et de société, mais, malgré tout et toujours, en mission d'évangélisation, a, me semble-t-il, une lecture biaisée de ce paradoxe. Pour lui, il faut rechercher l'explication, la matrice de la situation actuelle, dans « l'histoire longue » de Madagascar.

Cette histoire tout le monde la connaît globalement. Ce sont des micro-royaumes, qui se font régulièrement la guéguerre, sans faire trop de morts, car un mort est un homme devenu inutile. Donc, ces roitelets vont toujours préférer faire des prisonniers, donc un esclave, pour soi, d'abord, ensuite pour les vendre, quand la traite aura touché les côtes malgaches. L'esclavage est à ce point génétique, atavique, comme un marqueur ADN chez les Malgaches, qu'ils n'en font pas grand cas aujourd'hui et ne s'associent guère au devoir de mémoire mondial, ou simplement onusien, des uns et des autres de leurs « frères » de galères.

Les Malgaches, de mon point de vue, savent que pour qu'il y ait acheteur, il faut qu'il y ait un vendeur, et plus encore quand les razzias étrangères sur les côtes du pays n'ont marqué ni les esprits, ni l'histoire, contrairement à ce qui s'est passé en Afrique. L'esclave était une monnaie d'échange, de troc. Ce n'était qu'une parenthèse sur un autre type de paradoxe...

Si les monarques successifs, ceux des Hauts Plateaux en particulier, ont cherché à étendre leur pouvoir, à unifier le pays sous leur autorité, avec l'appui ponctuel de puissances étrangères, comme la France et l'Angleterre, le pays ne sera pas suffisamment fort et uni à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle pour résister et s'opposer à la colonisation française qui, d'emblée, trouvera même quelques alliés, des « collabos » chez les ethnies du nord-ouest de l'île, là où le corps expéditionnaire débarque fin 1895.

Le pays, c'est-à-dire, encore une fois, l'ensemble de la population, est alors dans un état quasi vierge d'influences étrangères, d'apports scientifiques ou technologiques. Je n'ai jamais vraiment cherché, bien que ce soit un indicateur important, mais je pense que les Malgaches ne connaissaient pas la roue, avant la pénétration des premiers étrangers : c'est important pour ce qui suit. De même, la langue malgache écrite n'avait été codifiée par des missionnaires protestants anglais qu'au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ces quelques rappels juste pour indiquer que Madagascar à l'aube du XX<sup>ème</sup> siècle n'est pas une civilisation développée. Il n'y eut donc aucune vraie et farouche résistance, pas même nationale puisque l'unité du pays n'était pas faite, à offrir face à l'envahisseur. Et l'intelligence des Malgaches a-t-elle été, très vite, de préférer collaborer avec le colonisateur, de s'en accommoder, plutôt que de s'y opposer.

Les faits historiques sont là. Intraitables !

Tout ceci, en effet, est primordial pour imaginer et comprendre le choc humain, psychologique, sociétal, systémique phénoménal que cette situation a pu être pour les Malgaches quand le monde, dit « civilisé » de l'époque, lui tombe, et avec moins de délicatesses que les Dieux, sur la tête ! On va passer de la préhistoire pour les uns, du Moyen âge pour les autres, à l'ère industrielle, en moins d'une décennie.

Gallieni qui est, en effet, un organisateur et un administrateur hors pair, va très vite « booster » le pays et ses habitants dans tous les domaines. Il y a quelques foyers de résistance, ceux dans l'Imerina du centre seront matés après quelques exécutions « pour l'exemple » d'aristocrates choisis et désignés par un Malgache, tandis que Lyautey, autre pointure de la politique coloniale française, réduira ceux de l'ouest et du sud de l'île.

Même si le père Sylvain Urfer ironise sur la création par Gallieni de l'Académie malgache dès 1902, sans doute parce que ses premiers membres étaient souvent des francs-maçons, je pense que les Malgaches, en particulier ceux des Hauts plateaux, ont été très sensibles à ce geste et à cette considération du Général-Gouverneur, qui témoignaient, d'emblée, d'une réelle perception et profonde réceptivité des us et coutumes de la société qu'il devait assouvir, « pacifier », développer et moderniser. Et, très rapidement, des intellectuels malgaches sont co-optés comme académiciens, ce qui est, à ma connaissance, un fait unique dans l'histoire coloniale française.

On assiste alors à un développement général de l'île fulgurant, une administration totale du pays très rapide, ainsi qu'une mise aux normes françaises de l'économie, de l'éducation, de la santé, de la culture, etc... La liaison ferroviaire Tananarive-Tamatave en 1905, l'électrification de la capitale dès 1919 ; la création d'une Ecole normale, d'un Ateliers des arts appliqués, etc...

Et pour toutes ces nouveautés, les Malgaches font preuve d'une surprenante, fabuleuse et admirable faculté d'adaptation et d'appropriation. Dans leur grande majorité, ils ont adhéré, en dépit d'erreurs et brutalités coloniales, à l'école publique gratuite, avec un calendrier scolaire adapté à chaque région, aux dispensaires de santé gratuits, ainsi qu'à toutes les technologies qui déferlaient sur leur pays, leur région. Et il est fortement probable que le Malgache ait alors pensé que seule la partie bénie du ciel lui tombait sur la tête et que cette manne serait éternelle.

Le plus beau et le plus douloureux exemple de ce fait colonial brutal est, incontestablement, Jean-Joseph Rabearivelo, enfant de cette République colonialiste, né d'une famille modeste en 1903 et qui se donnera la mort en 1937. Le premier tome des Œuvres complètes de ce poète, écrivain, journaliste, essayiste, moraliste..., qui vient de paraître aux éditions du CNRS, est un témoignage bouleversant, émouvant de cette appropriation malgache de la culture de l'occupant, au point d'être plus instruit et plus cultivé que lui ! C'est évidemment invivable, sauf si ça dure suffisamment longtemps !

En conséquence, à mon sens, la colonisation a été un électrochoc. Et il en est, paraît-il, de positifs en médecine. Pour le Père Sylvain Urfer, et pour les raisons évoquées précédemment, le goupillon ayant souvent précédé le sabre, c'est un traumatisme, lequel est souvent sans rémission. Et comme l'évangélisation de l'île n'est pas terminée, le Vatican s'accommode, plutôt, de la situation catastrophique actuelle, dans la mesure où elle constitue un terreau approprié et comme béni pour y semer la graine d'un futur malgache, chrétien plus fervent, citoyen mieux et plus éduqué... Dans trois ou quatre générations !

Et pour conclure sur cette période coloniale dont on peut débattre à n'en plus finir, il m'apparaît aujourd'hui qu'une majorité de Malgaches, et tout particulièrement ceux auxquels elle apportait le plus en termes de reconnaissance politique, sociale ou plus simplement humaine, a été convaincue qu'elle était irréversible, acquise de façon définitive.

Et voilà que 65 ans après cette soudaine annexion de la Grande Ile, la France, de façon tout aussi brutale, va y mettre fin, selon le principe généreux et noble de « la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes », au nom de l'autodétermination, comme le proclamera le général de Gaulle. Pour atténuer les perspectives traumatisantes de cette rupture, car c'en est une, on proposera aux anciens peuples colonisés d'adhérer à une Communauté française, antichambre d'une indépendance totale imposée, plus que véritablement réclamée voire unanimement exigée, en 1960. Jamais la question, claire et précise, n'a été posée aux Malgaches : « Voulez-vous être indépendants ? ».

Et c'est là, de mon point de vue, un second électrochoc pour les Malgaches, négatif celui-ci, et par conséquent un traumatisme réel et profond, fatal au point qu'ils n'ont pas encore réussi, d'évidence, à le surmonter. Les faits sont là, indiscutables : tout ce que la colonisation avait mis en place ou édifié c'est écroulé, a disparu, s'est estompé avec le temps, et dans tous les secteurs d'activités et qui, au-delà d'un simple « copier-coller » du modèle occidental, font qu'un pays est simplement administré à partir d'une autorité admise et reconnue, de préférence

légitime.

Bien sûr, il y a eu 1947, qualifié de mouvement d'émancipation par les uns, d'entourloupe colonialiste par les autres. On a dit, écrit qu'il y avait eu beaucoup de morts : 80.000, 100.000, parfois même 800.000 ! Aujourd'hui, et plus sérieusement, ce chiffre, établi par une équipe de chercheurs, d'universitaires malgaches et français, est revu à la baisse : pour certaines localités des zones insurgées, le nombre de morts ne peut, en effet, excéder celui d'une population parfaitement recensée. Actuellement, on s'accorde sur un chiffre qui tourne autour de 15.000 victimes. Cela dit, s'il n'y avait eu qu'un mort politique, ce serait encore un mort de trop.

Curieusement, les Malgaches qui semblaient être les moins disposés à réclamer l'indépendance, aux marches des hautes terres centrales, sont ceux qui vont payer le plus lourd tribut humain lors de la répression. Quant aux « Merina », que la colonisation a privés de leur emprise politique inéluctable sur l'ensemble de l'île, et par conséquent supposés être les plus farouches partisans de cette souveraineté recouvrée, leur « engagement » dans la rébellion de 1947 n'aura pas fait 400 morts parmi les leurs. Ce sont là, aussi, des faits qui laissent des traces dans la mémoire collective d'un pays et remontent à la surface quand il s'agit, par exemple, d'établir qui, des populations centrales ou côtières, a le plus versé son sang pour se débarrasser des colons et qu'il faut établir un pouvoir, une autorité aussi légitime que possible : le pouvoir, l'autorité doivent-ils revenir, légitimement, naturellement, à ceux qui en ont été dépossédés, les Merina d'Antananarivo, ou à ceux qui ont le plus combattu le colonisateur, les Côtiers ?

Entre temps, il y a bien eu une amorce d'apprentissage de la démocratie, avec l'aspiration en trompe-l'œil, donc avortée, à la citoyenneté française, avec l'élection, toujours arrangée, de députés malgaches à l'Assemblée nationale française, autant de hochets républicains agités pour gagner le temps nécessaire à une implosion préméditée et générale de l'empire colonial français, avec ce qu'il fallait de compréhension et d'acceptation simulée pour être dans l'ère du temps d'après-guerre. En effet, si les Malgaches, dans leur ensemble, avaient réellement voulu s'émanciper de la tutelle coloniale, ils auraient, comme la Guinée de Sékou Touré, voté « non » au référendum d'adhésion à la Communauté française. Les « Merina » ont voté contre, les « Côtiers », majoritaires en nombre, ont voté pour.

La décolonisation, la liberté, la souveraineté... c'est merveilleux sur le papier des livres d'histoire, dans la bouche des tribuns démagogues. Les réalités, plus de 50 ans après cet élan des peuples à recouvrer leur indépendance, sont catastrophiques et principalement dans la totalité des anciennes colonies françaises, converties au catholicisme par la même occasion.

## Madagascar: Pays riche, peuple pauvre; Le sempiternel paradoxe

Écrit par Christian Chadefaux (journaliste à Madagascar pendant 40 ans)  
Mercredi, 16 Novembre 2011 00:00

---

Pour Madagascar, on peut l'établir aujourd'hui, cette indépendance a été une véritable catastrophe, dans tous les domaines qui font le développement politique, économique, social, éducatif, sanitaire, culturel, sportif d'un peuple et d'un pays, et si l'on s'en tient, bien sûr, aux normes généralement admises par les Nations unies. Et c'est moins la décolonisation proprement dite que les conditions exécrables, perverses et indignes dans lesquelles elle a été voulue, préméditée et exécutée, un peu comme si tout avait été fait pour que « l'Afrique – et Madagascar – soit mal partie ».

Philibert Tsiranana est un président sympathique, moins élu par ses pairs que choisi par Paris. Il est entouré d'une pléthore de conseillers français, tous plus complaisants que véritablement utiles et compétents, alors que le pays reste aux mains d'opérateurs économiques français et de coopérants en surnombre.

1972. Philibert Tsiranana est renversé après un « minimum » de victimes parmi les manifestants : 42 très exactement, dont on connaît parfaitement l'état civil, car la période est tout juste postcoloniale, avec des services administratifs qui fonctionnent encore bien. Ce « mai malgache », qui débouche sur une atténuation générale de l'influence française, est pour beaucoup de Malgaches l'année effective de la véritable indépendance.

1975. Didier Ratsiraka accède au pouvoir plus qu'il ne le prend par la force. Il n'a pas d'autre alternative idéologique, s'il veut vraiment marquer les esprits, rompre avec le passé immédiat et être crédible, que de choisir le camp des marxistes et des non-alignés de la mouvance soviétique contre les capitalistes et les impérialistes.

Le niveau global des acteurs politiques sous Ratsiraka, pur produit intellectuel français et pétri des valeurs historiques de la France, est plus élevé et moins béni-oui-oui que sous Tsiranana. Il se rend compte rapidement que « son » peuple, rétif à toute forme d'autorité usurpée ou spécieuse, ne veut pas marcher au pas, adhérer de façon disciplinée aux grands meetings politiques, bref que ce peuple malgache n'est, en définitive, pas digne de lui et il s'en désintéresse assez rapidement. Il ne saura pas, ou ne pourra pas, mettre son intelligence et sa culture politiques au service effectif de son pays et du peuple et ne rêvera fort longtemps que d'acquérir une dimension internationale, pourquoi pas secrétaire général des Nations Unies.

Je vous livre une anecdote que je crois significative. La première fois que j'ai vu Didier

## Madagascar: Pays riche, peuple pauvre; Le sempiternel paradoxe

Écrit par Christian Chadefaux (journaliste à Madagascar pendant 40 ans)  
Mercredi, 16 Novembre 2011 00:00

---

Ratsiraka, à la fin des années 70, il m'a dit: "Qui ferait mieux avec tous ces cons »...

Tout se dégrade, déjà (ou encore), l'économie, l'administration, tous les services publics sont défaillants, les infrastructures non entretenues, dans une forme généralisée de laisser-aller. La corruption, sans commune mesure avec ce qu'elle est aujourd'hui, s'installe. Quand il est dans l'opposition, sans pour autant rejoindre un parti, le Malgache pourrit délibérément son monde, et avec le sourire, sans mauvaise humeur ou agressivité excessive. Il ne va pas faire son boulot dans l'administration, comme il sait pourtant le faire, mettra deux heures à faire ce qu'il peut faire en une. Etc... Et très vite, on a le sentiment général que plus rien ne marche dans le pays et si rien ne marche : c'est, bien sûr, la faute au patron !

1991. Incapable, comme son prédécesseur ou ses successeurs, de faire preuve de l'autorité, juste, comprise et admise par tous, nécessaire à l'exercice du pouvoir, il est renversé par les « Forces Vives » d'Albert Zafy, professeur de chirurgie. Ce dernier est apparenté par sa femme à la famille Zafimahova, dont Norbert, un de ses illustres fils, aurait dû être le premier président de la République malgache en 1958, en lieu et place de Philibert Tsiranana. Le premier avait du caractère, le second était docile... Albert Zafy, bien qu'élu dans des conditions acceptables, ne bénéficiera pourtant pas de la légitimité et de l'autorité indispensables à la conduite des affaires d'un pays pour le moins retors à motiver à la grandeur nationale.. Il sera légalement empêché pour un excès de parlementarisme, par une Assemblée nationale dont il avait traité, avec raison, les députés d'ivrognes et de rapaces. L'épisode Zafy ne fit que favoriser le retour de Ratsiraka.

1997. Les seules élections propres, de l'avis unanime, Ratsiraka est réélu pour la troisième fois. Il est vieillissant, malade. Ses enfants ont grandi et sont devenus gourmands : l'affairisme familial n'a plus de bornes, et d'autant plus que le régime a bien abordé son virage libéral, voire démocratique, avec le multipartisme et l'abolition de la censure de la presse.

2001. C'est alors que va survenir de la planète « Tiko », du nom de ses produits, un petit laitier : Marc Ravalomanana. Pas loin d'être analphabète, qui parle le malgache comme un charretier et le français comme un enfant de la décolonisation, ballotté entre malgachisation de l'enseignement et reconquête du francophone.

On peut avoir l'impression que les Malgaches, comme de perpétuels insoumis, indisciplinés, rebelles à toute forme d'embrigadement, sont insensibles, indifférents à la politique, alors que ce sont bel et bien eux qui la font, mais en dehors de toute structure partisane. Lors des crises,



les partis, les leaders politiques arrivent avec le dernier wagon, dans une tentative, souvent vaine, de récupération. Et pas plus qu'il n'y a d'autorité politique réelle, il n'y a ce courage à la fois moral et physique indispensable chez les politiciens malgaches. L'actuel « président » d'une transition, qui n'en finit pas, ira, au premier pet, se réfugier à l'ambassade de France...

Le petit laitier, même s'il n'est pas issu de l'aristocratie royale, c'est un paysan devenu chef d'entreprise par la grâce de Sa Majesté Banque mondiale, est quand même, et ce n'est pas rien, le premier Merina à accéder au pouvoir depuis plus d'un siècle, depuis que la monarchie a été abolie et la colonisation instituée. Avec un sens inné de la communication et de la roublardise, ce calviniste, de l'église protestante réformée, va être – c'est ma thèse – l'instrument consentant d'un complot anti-français de ses amis, de ses appuis financiers norvégiens, suisses, allemands, américains, tous issus, curieusement, de cette même mouvance protestante... La conviction, qui ne se discute pas, car quasi messianique, de cet ancien paysan, voleur de voitures, qui a fait de la prison, est qu'il le seul capable, sa réussite personnelle en faisant foi, d'assurer le développement de « l'entreprise Madagascar », en s'octroyant le monopole de l'importation et de la commercialisation de toutes les denrées de première nécessité, comme le riz, le sucre, la farine, l'huile alimentaire, les effets scolaires, la papeterie administrative, etc... sous l'œil bienveillant, complaisant et admiratif, et donc complice, pour ce « self made man », de la communauté financière internationale, exception faite de la France, bien sûr, qui ronge son frein et concocte une revanche ! A souligner que les produits que Ravalomanana vendait alors aux Malgaches étaient de qualité loyale et d'un prix conforme au marché.

Qui, sur un peu plus d'un demi-siècle d'indépendance, même factice, illusoire, car non assise, fondée, établie sur des réalités politiques et économiques tangibles, solides et pérennes, est responsable, coupable de cette déconfiture totale de Madagascar, de cette impuissance durable de ses dirigeants successifs à s'autogérer et à autosatisfaire les besoins les plus ordinaires de la population ? Les Malgaches ? L'histoire récente les a rendus inaptes à l'autogouvernance. Ce n'est pas un hasard si toutes les anciennes colonies françaises sont aujourd'hui frappées de ce même handicap flagrant à prendre leur avenir en mains. « L'homme africain ne s'est pas inscrit dans l'Histoire du monde ? »... a-t-on dit ? On l'en a empêché, et l'on continue, en favorisant, pour ne pas dire plus, l'arrivée au pouvoir d'incapables.

Pour conclure, et à mon sens – et je ne demande qu'à en débattre - si la colonisation peut, et doit être considéré comme un électrochoc positif, un éveil, même brutal, des Malgaches au monde qui les entoure au début XX<sup>ème</sup> siècle, il ne fait aucun doute, en revanche, que la décolonisation, la manière dont elle a été imposée, voulue, conduite et entretenue, a été, elle, un véritable traumatisme pour la grande majorité de la population malgache.

## Madagascar: Pays riche, peuple pauvre; Le sempiternel paradoxe

Écrit par Christian Chadefaux (journaliste à Madagascar pendant 40 ans)

Mercredi, 16 Novembre 2011 00:00

---

Et c'est si vrai, que le temps viendra bien un jour de faire le bilan humain de la décolonisation. L'idéal serait en 2025 pour avoir une période équivalente à la durée de la colonisation : 65 ans. On sait qu'en toutes choses de la vie d'une nation, aujourd'hui, la valeur de référence est l'homme, à tel point que pour être encore plus proche des réalités, les institutions financières internationales ont créé des indicateurs humains : la richesse d'un pays n'est plus seulement économique, elle est aussi mesurée, estimée et évaluée en termes de facteurs humains, ce qui revient à apprécier la qualité de la vie.

Courte digression : ma foi, si le Vezo est réellement heureux de vivre aujourd'hui comme il vivait il y a plusieurs siècles, est-ce à l'Occident de lui prouver le contraire ?

Autrement dit, moins il y a de morts dans une population, une société donnée sur une période identique, plus cette population, cette société peut-être considérée comme développée, structurée, administrée, gouvernée et, par conséquent, heureuse. C'est pourquoi la mort, pour des raisons autres que naturelles, normales, est aujourd'hui la valeur de référence, l'étalon : l'étalon-mort. \*

Ainsi, on va s'apercevoir qu'en nombre de morts, quelles qu'en soient les causes et origines (guerre de conquête et répressions coloniales, conflits ethniques, catastrophes naturelles, soulèvements populaires et maintien de l'ordre ; et pour les causes plus courantes : espérance – ou désespérance – de vie, malnutrition et famine, maladies et épidémies, mortalité infantile, etc... - on va découvrir que la désinvolture avec laquelle la décolonisation a été offerte à Madagascar a fait perdre la vie à plus d'hommes, de femmes et d'enfants malgaches que la période coloniale de même durée ! Logique et indiscutable : tous les indicateurs humains ont régressé depuis l'indépendance. Et ce qui est patent pour Madagascar, pourtant à l'abri des guerres ethniques, l'est encore plus pour l'ensemble de l'Afrique francophone : le génocide du Rwanda aurait-il eu lieu si la décolonisation franco-belge de ce pays avait été plus sérieuse, plus humaine, bref plus intelligente ?

Voilà, les nombreuses raisons pour lesquelles la décolonisation, cette belle liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, peut et doit être considérée comme un crime contre l'humanité : le nombre de morts est là pour en attester !

Aussi, la colonisation, détestable en soi, doit être durable, s'inscrire sur l'histoire longue d'un pays pour qu'elle soit réellement bénéfique et utile. Ainsi, La Gaule a été colonisée pendant près cinq siècles par les Romains. Et les Gaulois, que je sache, ne sont pas sortis traumatisés,

## Madagascar: Pays riche, peuple pauvre; Le sempiternel paradoxe

Écrit par Christian Chadefaux (journaliste à Madagascar pendant 40 ans)  
Mercredi, 16 Novembre 2011 00:00

---

moins développés, moins éduqués..., bref, et simplement dit, plus « paumés » qu'ils ne l'étaient avant que Jules César débarque chez eux ?

La conséquence majeure, et la plus largement admise et évoquée de cette colonisation courte et brutale, dans tous les domaines et mêmes les meilleurs, et d'une décolonisation tout aussi violente, abrupte, mais sans aucun des effets bénéfiques attendus et espérés, est que Madagascar ne peut pas avoir, trouver, élire, aujourd'hui, de leader, de chef politique susceptible d'avoir une autorité naturelle, normale et légitime, donc acceptée et respectée par l'ensemble des Malgaches.

Pour des sociétés et des peuples qui n'ont pas eu la possibilité politique de se construire normalement, la démocratie est un leurre, ne serait-ce parce que la notion même de nation, d'identité nationale, d'intérêt général n'existe pas, ou si peu, ou reste limité à quelques catégories sociales. Et peu importe ce qu'il aurait été, mais le fait est que la colonisation a décapité le pouvoir politique malgache naissant à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et que la France, en 1960, en rendant leur souveraineté pleine et entière aux Malgaches a simplement oublié de leur rendre un chef, un monarque, leur dernière reine. Un chef. Un vainqueur. Et que Madagascar, aujourd'hui encore, s'en cherche un.

Et les anciens colonisés meurent de l'extrême, indécente, criminelle complaisance des enfants de l'ancienne puissance coloniale. On crie à la corruption, tout en la favorisant... On dénonce les fraudes électorales en oubliant que ce sont les fonctionnaires coloniaux marseillais et corses qui ont « appris » aux citoyens et plus encore aux futurs responsables malgaches à... voter ! On déplore des systèmes de gouvernance défailants en proposant les séides de la Françafrique pour y remédier... Ce n'est pas seulement pas sérieux et malhonnête : c'est criminel sur la durée !

Tout le paradoxe malgache est là.

En résumé : Il y a électrochoc positif de la colonisation, traumatisme de la décolonisation, les Malgaches sont retournés dans leur tiroir ethnique, social. « C'est comme ça à Madagascar », vous dira-t-on. « On ne peut rien changer à Madagascar : les pauvres sont pauvres, les riches sont riches, c'est comme ça. Et puis un juge, un fonctionnaire, un policier, un ministre c'est fait pour être corrompu : c'était comme ça, avant, sous la monarchie ».

## Madagascar: Pays riche, peuple pauvre; Le sempiternel paradoxe

Écrit par Christian Chadefaux (journaliste à Madagascar pendant 40 ans)  
Mercredi, 16 Novembre 2011 00:00

---

Je termine.

J'ai une solution, utopique s'entend. Il faut reconstituer et relancer à la conquête de Madagascar un corps expéditionnaire d'instituteurs, de professeurs, de médecins, de policiers, de gendarmes, de militaires etc... composé exclusivement de Malgaches, volontaires parmi les 250 000 d'une diaspora qualifiée de brillante, remarquable. Et les Nations unies, le FMI, la Banque Mondiale, l'Europe, les bailleurs multi et bilatéraux prendraient en charge le financement de cette reconquête parfaitement encadrée par la communauté internationale sur le plan organisationnel. Le financement, ce n'est pas un problème quand on a vu, quand on sait l'argent injecté dans ce pays depuis plus de 50 ans et qui n'a servi à rien.

J'aimerais terminer par une nouvelle et petite anecdote pour illustrer ce qu'a pu être et laisser la colonisation chez un Malgache ordinaire, qui l'a peu connue et qui n'a pas vécu 1947 et que ses parents, semble-t-il, n'ont ni éduqué, ni entretenu dans cette horreur. C'est Marc Ravalomanana, fin avril 2004, avant son premier voyage officiel à Paris, qui me demande :

- C'est vrai que la France est le premier partenaire économique de Madagascar ?

- Oui.

- Depuis quand ?

- (gêné, quand même...) Depuis toujours...

Et là, sans méchanceté, sans ironie, mais toute réflexion paisible faite :

- Alors, si le pays est dans la merde, c'est que le partenaire n'est pas bon !

## **Madagascar: Pays riche, peuple pauvre; Le sempiternel paradoxe**

Écrit par Christian Chadefaux (journaliste à Madagascar pendant 40 ans)

Mercredi, 16 Novembre 2011 00:00

---

Merci

\* Pour ceux qui souhaiteraient débattre de ce sujet, de ce problème à facettes multiples, mon adresse mail malgache et professionnelle reste [zadefo@malagasy.com](mailto:zadefo@malagasy.com) >

\* Pour ceux qui souhaiteraient débattre de ce sujet, de ce problème à facettes multiples, mon adresse mail malgache et professionnelle reste